

EMMA LAVIGNE,

FLÂNER DANS UN MONDE FLOTTANT

Une flânerie dans un monde flottant : c'est ainsi que l'on pourrait décrire la prochaine Biennale de Lyon, sous le commissariat d'Emma Lavigne, également directrice du Centre Pompidou-Metz. Une exposition qui incarnera pleinement sa conception du commissariat, portée sur l'ouverture et traversée par les idées de porosité et de processus.

■ ENTRETIEN AVEC CLÉMENT THIBAUT

Mondes flottants – Biennale de Lyon
La Sucrière / Le macLYON, Lyon
Du 20 septembre 2017 au 7 janvier 2018
Commissariat : Emma Lavigne

Clément Thibault | La Biennale de Lyon a ceci de spécial qu'elle est constituée d'un thème : « Moderne » pour la seconde édition consécutive...

Emma Lavigne | J'ai souhaité traiter ce mot comme un concept évolutif. Il a souvent été redéfini, notamment depuis le postmodernisme, avec la définition de nouveaux avatars du moderne, tel l'altermoderne de Nicolas Bourriaud, etc. Aujourd'hui, on parle beaucoup des êtres hypermodernes, pris dans l'accélération croissante du

temps et dans une recherche d'intensité. Pour la Biennale, j'ai souhaité m'écarter du postmodernisme et de la stricte citation des formes modernes. J'ai plutôt relu le concept comme le déclencheur de nouvelles formes, de nouvelles pensées. C'est devenu un filtre qui m'a permis de relire certaines propositions contemporaines.

À quelles formes et quelles pensées faites-vous allusion ?

En poésie, on peut reculer le curseur de la modernité à la fin du XIX^e siècle, en 1897, quand Mallarmé écrit *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*. Comme l'a dit Broodthaers, il invente ainsi l'espace moderne, celui de tous les possibles, de l'ouverture, de la fragmentation et de la disjonction. Cette notion va de pair avec quelque chose relevant de l'ordre de la perturbation. On retrouve cela chez Rilke quand il écrit combien il est « étrange de voir ainsi que tout ce qui se rattachait, librement vole de-ci, de-là, dans l'espace sans lien ». En s'interrogeant sur la place du poète dans la vie moderne, tout ce qui autour de lui était cohérent se délite et se met à flotter – d'où le titre de la Biennale. Dans cette relecture de la modernité, je ne me suis donc pas cantonnée aux formes plastiques – d'ailleurs citées par plusieurs artistes –, pour favoriser une certaine ouverture qui se déploie dans la littérature, le son et la musique, avec Satie ou Debussy, la danse avec Isadora Duncan et Duchamp bien sûr, avec lequel le concept de moderne se retrouve aussi bien dans l'air encapsulé





Ola Maciejewska. *Yellow Object* « *Loie Fuller Manual by Ola Maciejewska* ». 2015, performance.

d'*Air de Paris* que dans l'accident, avec la fracture du *Grand Verre*. Cette idée d'ouverture et d'œuvres pouvant se reconfigurer est un vecteur fort. Elle infuse encore l'art contemporain, que j'ai d'ailleurs souhaité élargir, sortir de son contexte strictement occidental. Que signifie ce mot pour des artistes japonais comme Yuko Mohri, zambiens comme Anawana Haloba ou encore brésiliens, comme Lygia Pape ou Ernesto Neto qui, selon ses mots, « commence là où s'arrête Hans Arp » ?

Ces mondes flottants, il semble aussi que vous les interprétiez de manière plus

formelle. Ce qui est flottant, c'est l'onde, l'eau, la soie aussi, ce qui a du sens à Lyon...

Il y a des œuvres où l'idée de flotter est prégnante. C'est le cas de Céleste Boursier-Mougenot dont l'œuvre *Clinamen* – des bols qui flottent en se percutant – sera exposée dans une structure géodésique de Buckminster Fuller, architecte visionnaire. L'eau sera aussi présente dans l'œuvre d'Hans Haacke *Circulation*, ou dans le silo central où nous exposerons la *Sonic Fountain* de Doug Aitken. Il y a des rapprochements formels, mais sans que cela ne devienne trop illustratif. J'aime les formes en cours de définition.

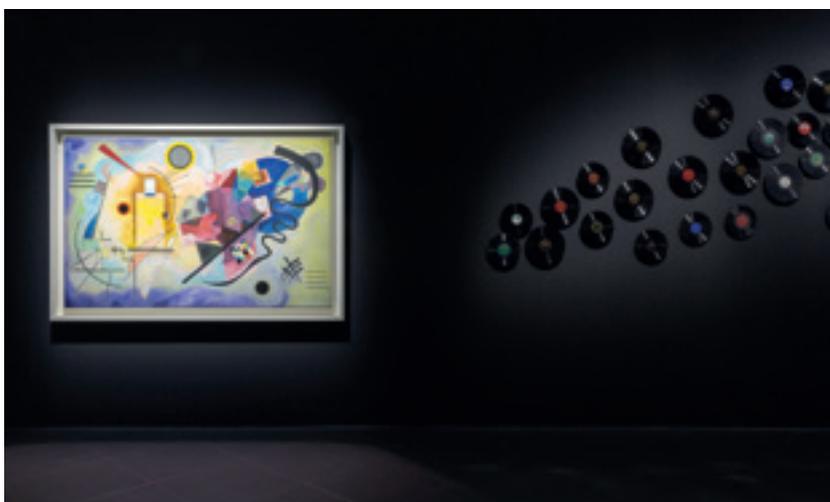


Lygia Pape. *Divisor*. 1968, performance.

Avec *Danser sa vie* (en collaboration avec Christine Macel), vous proposiez déjà une vision très hybride de l'art – art visuel, danse, performance –, et vous incorporez

souvent le son, la musique, parfois la poésie, dans vos expositions. Votre conception du commissariat semble très inclusive...

Mes premières émotions esthétiques relèvent de l'art vivant et j'ai commencé à travailler dans ce domaine en étant conservatrice à la Cité de la Musique, ce qui a exercé une influence déterminante sur mon parcours. L'exposition est un médium puissant. Nous en avons une perception intellectuelle et émotionnelle. Or, je suis aussi très sensible à l'inscription du corps des visiteurs dans le parcours de l'exposition. C'est la même chose pour le son. En présence de son, le public est saisi. J'aime cette phrase de Pascal Quignard : « Les oreilles n'ont pas de paupières. » Le cerveau peut capter des messages autrement que par la vue. Pendant une exposition, à la différence d'une salle de spectacles, les visiteurs sont libres de leur temps et de leur trajectoire dans l'espace. Avec *Music Circus*, qui vient de s'achever, j'ai plongé les visiteurs dans le noir face à un superbe tableau de Kandinsky car c'est ainsi, dans une salle de concert, que



Vue de l'exposition *Musicircus*, Centre Pompidou Metz, 2016-17.
À gauche : Vassily Kandinsky. *Gelb-Rot-Blau* [Jaune-rouge-bleu], 1925, huile sur toile, 128 x 201,5 cm. Collection du Centre Pompidou, Musée national d'art moderne.



Icaro Zorbar. *Sympathy for the Devil*. 2012, installation vidéo, son et matériaux mixtes, dimensions variables.

l'artiste a eu ses visions de l'abstraction, les *Klänge*, ces sonorités en formes abstraites. L'exposition doit favoriser la flânerie, ou inciter à parcourir mentalement des lieux inconnus. J'aime quand l'art nous transporte.

Ce qui vous amène parfois à vous éloigner du *white cube* pour d'autres formats : en ouvrant totalement l'espace avec Céleste Boursier-Mougenot au pavillon français de la Biennale en 2015, en recréant la *Factory* au Centre Pompidou-Metz...

Dans le cadre de la *Factory*, ce qui m'intéressait, c'était l'idée d'atelier collectif. Je voulais rétablir ce processus de démocratisation et de visibilité plastique que Warhol a donné à des artistes qui n'étaient pas du milieu de l'art. Il avait une vision très collective de l'art, inspirée par le Bauhaus, le Black Mountain College ou la Judson Church. Lors de la conception d'une exposition, tout est possible. Je pense que l'art fait partie de la vie, donc je favorise cette ouverture, simple et sans pathos. Dans une exposition, j'aime qu'il y ait quelque chose

du ressort de l'intensité, que le public se sente saisi – ce qui ne va pas de pair avec le spectaculaire.

Depuis l'exposition *elles@centrepompidou* à laquelle vous avez participé (350 œuvres et 150 artistes femmes), continuez-vous à défendre la place des femmes dans l'art ?

Souvent, les expositions d'artistes femmes sont liées au féminisme, à l'identité. Or, dans ce cas, nous abordions des problématiques esthétiques. Je ne suis pas promotrice du 50/50 – il y aura plus d'artistes hommes dans la Biennale, par exemple. Je ne veux pas me retrouver dans des quotas. Après, je pense qu'il y a encore beaucoup de travail à faire, notamment dans l'acquisition des œuvres d'artistes femmes par les institutions publiques. Je prépare actuellement un projet d'envergure à Metz portant sur les couples d'artistes – pour le printemps 2018. Le couple a été une cellule incroyable de créativité et d'échanges. Il y a aussi des femmes dont le travail est passé sous silence, à l'ombre de leur mari. C'est une façon de les réhabiliter. ■